

Château de Prangins.

Anne Frank et la Suisse

Discours de Tim Guldemann, Président du Conseil du musée

Jeudi 21 mars 2024 au Château de Prangins

Le père d'Anne, Otto Frank est le seul de la famille à avoir survécu. Il revient d'Auschwitz en 1945. Devenu apatride, il s'installe en Suisse. A Basel, il s'employa à diffuser l'héritage de sa fille dans le monde entier. C'est ainsi qu'il a créé ce lien entre la Suisse et Auschwitz. C'est la raison de notre exposition.

Pourquoi avons-nous besoin de ce lien ?

En 1996, un politicien vaudois a constaté: « Auschwitz n'est pas en Suisse », un événement loin de notre pays. S'en est suivi un long débat sur l'implication du pays pendant la période nazie. Le rapport Bergier compte 12 000 pages.

Mais ce ne sont pas ces liens qui fondent l'importance de la Shoah pour nous. La Shoah doit nous concerner en tant qu'êtres humains. Elle nous concerne, même si Otto Frank n'était pas venu en Suisse. Car en fait, ces références ne font que relativiser sa signification universelle, comme si, sans ces références, ce crime pour nous, les Suisses et Suissesses ne serait pas le même.

À cet égard, une expérience personnelle : il y a trois ans, j'ai acquis la nationalité allemande en plus de ma nationalité suisse. J'ai la double nationalité. Et en tant qu'Allemand, j'ai aussi accepté l'histoire allemande comme faisant partie de mon identité. Pour cette raison, je suis allé à Auschwitz.

Bien sûr, j'étais choqué, bouleversé. Mais dans le sentiment de ce bouleversement le fait que je sois devenu allemand n'a joué aucun rôle, absolument pas. Je n'étais pas bouleversé en tant qu'Allemand, mais en tant qu'être humain.

À Auschwitz, ce qui m'a particulièrement plu dans les explications de l'historien polonais qui nous a guidés à travers le camp d'extermination : il ne parlait pas particulièrement des juifs et juives, il parlait d'êtres humains. Il parlait de personnes de tout genre, des Polonais des Russes, des Sinti et Roms, des juifs et juives, des catholiques, des communistes et des syndicalistes, des criminel-les et des prostitué-es.

Et bien sûr, il a aussi parlé des chiffres, des chiffres effrayants, mais sans faire des « six millions » une métaphore.

Château de Prangins.

Je plaide pour une vision universelle de la signification de la Shoah et ainsi pour les victimes en tant qu'êtres humains. Mais je respecte la volonté des juifs et juives de parler de victimes juives. Car ils et elles n'ont pas été assassiné-es parce qu'ils et elles étaient des êtres humains, mais en tant que Juifs et Juives.

Et en même temps, je plaide pour une compréhension du crime qui part de l'individu. Les chiffres restent toujours abstraits. Et c'est aussi la raison pour laquelle notre exposition est si impressionnante : elle nous montre la portée du crime à travers le destin d'une seule personne. Une jeune femme que nous connaissons en tant qu'être humain grâce à ses écrits si émouvants.

Dans le contexte de l'Holocauste, nous posons toujours la question de la culpabilité, surtout en Allemagne, même 90 ans après le début de l'ère nazie. Mais aussi en Suisse. Qui avait décidé que « La barque est pleine » ? La question n'est pas prescrite, bien sûr. L'histoire continue, jusqu'à aujourd'hui.

Depuis le 7 octobre, nous sommes à nouveau confrontés de manière effrayante à une montée de l'antisémitisme en Europe, surtout avec une forte augmentation des agressions physiques contre des personnes juives.

Aujourd'hui comme hier, derrière les actes se cachent les auteurs et autrices. Seule leur poursuite conséquente rend justice à l'acte commis. Et nous sommes confrontés avec la catastrophe humanitaire à Gaza, comme si la catastrophe humaine se poursuivait dans des conditions totalement différentes.

Mais si nous ne posons que la question de la culpabilité, nous rétrécissons la perspective aux coupables et aux victimes, aux complices et aux suiveurs ou à tous ceux et celles qui se croient innocent-es. Ça conduit aussi à une compétition : qui subit les plus grandes souffrances, qui sont les pires coupables ?

Je ne me sens pas coupable, mais responsable. Je suis convaincu que la notion de la responsabilité, et non celle de la culpabilité, permet à notre société, même à l'humanité d'aller plus loin pour faire face à la Shoah et à l'antisémitisme actuel. Pourquoi ?

Avant, je pensais toujours que le progrès de la civilisation et la garantie de l'état de droit et des droits de l'homme étaient comme un engrenage qui tourne seulement dans un sens. Comme une roue dentée avec un antidéviateur, un dispositif anti-retour.

C'est faux ! La première moitié du siècle dernier ou les guerres actuelles le prouvent : la civilisation peut faire marche arrière et souvent le fait. « La croûte de la civilisation est mince », comme l'écrivain hongrois, György Konrád a dû le constater.

Château de Prangins.

La civilisation est une acquisition des Lumières qui nous concerne tous, qui concerne nos valeurs. Leur défense est une tâche permanente de chacun et chacune d'entre nous, dont nous tous sommes responsables, toujours et partout – en tant qu'êtres humains.

Dans son discours à Auschwitz le pape Benoît XVI a posé la question : où était Dieu ? Mais ce n'est pas la bonne question. La bonne est : où était l'être humain ?

Marcel Reif, le fils d'un survivant de l'Holocauste, a prononcé en janvier un discours au Bundestag allemand à l'occasion de la commémoration de la Shoah. Son père lui avait caché pendant toute sa vie tous ses souvenirs de l'horreur. Mais comme l'essence, comme le noyau de ce qu'il avait vécu il ne lui a dit que trois mots en yiddish : « Sei a Mensch » – « Sois un être humain ».